

Corvées de campagne

Autor(en): **Choquard, Françoise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **29 (1999)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Corvées de campagne



On est au début de la dernière guerre. Chaque coin de terre suisse doit être cultivé et mon père, vétérinaire, obéit aux ordres d'un plan nommé «Wahlen». Ainsi plantons-nous des pommes de terre, cultivons-nous quelques céréales, faisons-nous les foins et les regains, allant même jusqu'à récolter du mauvais tabac. Le domestique, indispensable et sympathique personnage – quand on sait qu'à côté il y a des écuries, un jardin potager, un box pour les soins dentaires des chevaux et une vaste grange où courent mille souris – le domestique, donc, ne suffit pas toujours à la tâche. A lui le soin d'embaucher des forts à bras pour le jour J des grands travaux. Ceux-là jurent qu'ils seront présents, mais souvent «souffrent de mille maux» disent, penaudes, leurs compagnes, quand il s'agit d'aller les arracher à leur gîte et aux méfaits de l'alcool.

Moi, malgré mon manque de résistance, de muscles et plus pathétiquement de cervelle – entends-je dire sous le couvert de la plaisanterie – je suis pourtant de corvée chaque fois que notre cheval tire son char et part

aux champs. Si l'huile de bouc qui se consume dans une boîte en fer, suspendue au timon, incommoder les taons en enfumant la bête, il paraît que ma présence et ma pauvre baguette de noisetier éloignent encore plus efficacement les insectes acharnés. Dieu que je n'aime pas ce supplice et cela d'autant plus que ma peau d'enfant semble un dessert pour eux. Cependant, l'ordre du vétérinaire n'est pas chose à contester «et ma fille doit bien donner l'exemple de l'obéissance» dit-il, avenant, tel un seigneur disposant d'un page oublié. Même la nuit, je défends le cheval en sueur et mes cauchemars restent le souvenir de ces grandes vacances. A qui me plaindrais-je d'ailleurs dans cette maison d'où ma mère s'est à jamais absentée? En période scolaire, il est vrai, j'aurais à qui parler. Mais les religieuses de mes internats ont d'autres chats à fouetter que ceux à trois pattes dont, paraît-il, je fais partie.

☆☆☆

Un jour d'été arrive où je débarque de la gare, portant encore l'uniforme du pensionnat français: jupe plissée

bleu foncé, corsage blanc, col marin. J'erre entre cour, jardin et écuries, pour reprendre pied dans ces lieux qu'une économie familiale ne me laisse regagner qu'à Noël et aux grandes vacances. Une effervescence insolite règne, que ponctuent les grognements d'un porc affolé. Le vétérinaire a décidé d'opérer la bête, malgré l'absence du domestique, qui est aux champs et celle de mon frère parti en camp de scouts. Le porc, auquel on a lié les pattes deux par deux, est hissé sur la table du jardin. Le paysan s'occupera des écarteurs, mon père pourra travailler dans le ventre de l'animal quand j'aurai – moi, oui, moi – anesthésié cette énorme masse rose couchée sur le dos. On me place dans la main droite un gros tampon d'ouate imbibée d'éther, que je dois maintenir devant le groin de l'animal.

Une fois de plus, je n'ai qu'à obéir, faire ce que l'on m'ordonne, regarder respirer la bête, rajouter quelques gouttes du flacon si la truie devait trop bouger, au contraire éloigner d'elle le tampon d'ouate quand on m'en donnera l'ordre, bref «tout cela ira très bien et ce n'est pas la

première fois que je travaille sur cette table de jardin», dit encore mon père en retroussant les manches de sa blouse blanche.

L'ombre s'allonge devant le groupe que nous formons et, systématiquement, je déplace le poids de mon corps d'un pied sur l'autre. Le temps me dure ! Mes jambes commencent à me mal porter. Elles deviennent molles, comme l'ouate que je tiens devant la tête de l'animal. Le paysan, lui aussi, se dandine d'un pied sur l'autre. Est-ce qu'il sent une boule lui soulever le cœur ? En tout cas, il ne fixe pas que le ventre du cochon. Ses yeux se promènent de droite et de gauche. Pour ne plus voir le sang – couleur carmin, dit la maîtresse de dessin – couler sur la table, se déverser sur le sol et faire une petite flaque à mes pieds, je vais faire comme lui et inspecter les alentours. Tout près de nous, la balançoire, le trapèze, les anneaux. Bientôt, je pourrai me mesurer avec mon frère et savoir si, au moins, je reste plus forte que lui en gymnastique. D'ailleurs, pourquoi n'est-il pas là, aujourd'hui ? Vraiment, les garçons peuvent faire tout ce qu'ils veulent dans la vie... plutôt que d'aider à cette opération, tendre le bassin à pus, imbiber l'ouate sans trembler, serrer les jambes de l'animal en tirant sur la cordelette. Qu'est-ce qu'il dirait, d'ailleurs, s'il me voyait toute prête à m'évanouir ? « Quand on a peur, disent les scouts, il faut penser à autre chose. »

Je vais donc penser aux lilas qui nous entourent. Tiens, ils sont fanés. Le blanc surtout. C'est le mauve qui dégage la plus forte senteur, disent les grandes personnes, avec des tons inspirés. Leur parfum envahit la terrasse, le soir, ajoutent-ils aussi. Quand maman est – oh ! était – allongée sur la chaise longue, elle regardait voler les hirondelles. Vite, penser à autre chose ! Où est-ce que j'en étais ? La balançoire, non, les lilas, non, la terrasse et maman que j'aimerais encore embrasser dans le cou... Moi aussi j'aurai comme elle

quatre enfants, mais seulement des garçons. Ils ont la vie plus belle, eux, ils ont des copains, ils partent en camp, ils ont une chambre pour eux tout seuls. Mais attention, je n'épouserai pas un vétérinaire qui doit opérer des cochons sur des tables de jardin, qui tire de longs fils au bout d'une aiguille recourbée pour faire des nœuds, tellement de

nœuds... qui dit que « tout est parfait, et dans deux jours, malgré les fils, la bête se comportera tout à fait naturellement. Elle est bien ma fille, dit encore le vétérinaire au paysan, elle n'a l'air de rien, mais elle fera son chemin dans la vie, c'est moi qui vous le dis... ».

Françoise Choquard

Genève bombardée

Le 12 juin 1940, peu après minuit, le gamin que j'étais fut arraché de son sommeil par une série d'explosions. En même temps, un carreau de ma fenêtre volait en éclats et je découvris, au fond de ma chambre, un morceau métallique de la grosseur d'un œuf. Nous étant, avec ma mère et mes sœurs, précipités à la fenêtre, nous vîmes une immense flamme s'élever du pont de Carouge. Dans l'immeuble, les portes s'ouvraient et l'une de nos voisines, au comble de l'hystérie, se mit à hurler : « Les Boches nous attaquent, ils font sauter les ponts. » Notre angoisse était bien compréhensible puisque, après avoir envahi la Hollande et la Belgique, les Allemands avaient vaincu l'armée française. On savait les nazis sans scrupules ! Je pensais à mon père, qui était à l'armée et me dis avec terreur : « Ils vont le tuer. »

Mais un doute subsistait, car on n'avait entendu qu'un vague bruit d'avions... Ce doute fit place à une nouvelle angoisse lorsqu'un quart d'heure après les explosions, les sirènes se mirent à rugir. Complètement paniquées, certaines personnes s'enfuirent par les rues, d'autres, dont nous fîmes, descendirent se cacher dans les caves. Une bonne heure plus tard, les sirènes firent entendre le signal de fin d'alerte.

Vers six heures, lorsque le vendeur de « La Suisse » apparut au coin du

pont des Acacias, il fut assiégé par une foule avide de nouvelles. Le journal ne pouvait qu'annoncer que des bombes étaient tombées sur Genève et qu'il y avait des morts et des blessés.

Dans la journée, les Genevois apprenaient, médusés, que sept bombes avaient été lâchées sur la ville. Deux étaient tombées à Champel, trois dans le quartier de la Roseraie, une à la Place d'Armes de Carouge, où une fabrique d'encaustique fut anéantie, et la dernière sur le côté gauche du Pont de Carouge, où elle creva une colonne de gaz qui s'enflamma. Le matin, mon père nous avait téléphoné, au comble de l'inquiétude ; il se trouvait cantonné dans l'Oberland bernois. La situation qu'il occupait dans l'armée suisse lui permettait d'être très bien renseigné et, sans trahir de secrets, il déclara à ma mère que ni les Allemands, ni les Italiens ne faisaient mine de nous attaquer. Il y eut, hélas, deux morts et une quinzaine de blessés parmi la population, dont un militaire.

L'enquête révéla plus tard que ces bombes avaient été lâchées par des avions de la Royal Air Force britannique volant vers Milan qu'ils bombardèrent. Ils pensaient se trouver dans le ciel italien. Ils visèrent et manquèrent ce que l'on appelait alors un « objectif militaire »... le pont de Carouge. En fait, la cité sarde !

Pierre-G. Théus